



Amor film

20 fr.

N° 9 — 1-9-53



Marilyn Monroe et Richard Widmark
dans

Troublez-moi ce soir...



Josette ARNO

Elle rêve de devenir une grande vedette et s'y prépare activement. Originnaire de Besançon, elle mène à Paris une vie studieuse.



amor film

EDITIONS DU CARQUOIS
Société à Responsabilité Limitée au Capital
de 3.000.000 de francs.
19, RUE D'HAUTEVILLE — PARIS
Compte Chèque Postal Amor-Film, PARIS: 9522-33

LE MAGAZINE
DE
L'ÉCRAN
PARAISSANT

LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 20 francs
Abonnement annuel : 400 francs

Le Courrier de Frédérique

Est-ce parce que nous sommes en période de vacances ? Mais le courrier s'annonce aujourd'hui sur ma table de travail, à côté de ma valise toute prête pour un week-end et je ne sais s'il me faut commencer par répondre directement à mes correspondants ou me con-

ter est ainsi que l'année dernière Paramount a auditionné quatre cents enfants pour trouver un partenaire à Bing Crosby, que, pour le rôle de « Gigi », il fut entendu et vu trois cents candidates et que, dernièrement encore Cayatte, pour « Après le déluge », recut lui-même plus de cinq cents jeunes gens parmi lesquels il sélectionna quatre débutants âgés de 18 à 23 ans... Le mieux pour une jeune fille âgée de 15 ans qui croit avoir la vocation et qui a, comme vous, chaque année, un premier prix de diction, est de passer par le Conservatoire d'abord avant de rêver à devenir actrice. N'oubliez pas que la plupart des grandes vedettes ne l'ont été que la majorité bien dépassée et qu'il vaut mieux être patiente que tenter sa chance trop tôt et briser ses illusions...



RENÉ DURBET

habite Le Tourif (Isère), de Sidi-Bel-Abbès ne nous rêve de devenir scénariste et a déjà écrit de nombreux scénarios qu'il voudrait voir réaliser par un grand maître en scène. Peut-être rêve-t-il aussi de devenir acteur...



DANIELLE D...

de Sidi-Bel-Abbès ne nous a pas envoyé sa photo mais celle de son jeune frère (à gauche). C'est un admirateur de Fernandel et de Mariano. Il s'essaye au théâtre...



J. Shirmir à Fulleren (Haut-Rhin) : Vous draît correspondre avec une de nos lectrices. J'espère qu'il trouvera bientôt à son courrier plusieurs lettres. Vous me demandez ma photo ? Impossible... Celle que l'on a publiée dans ces colonnes n'était qu'à un exemplaire... Alors...

J. Shirmir habite le Haut-Rhin, voudrait une correspondante...

ter de mes réponses bimensuelles... La raison en est d'ailleurs assez simple : la plupart des vedettes que l'on me demande de contacter sont ordinairement en vacances et leur secrétaire, si elles en ont une, me répond invariablement d'être patiente et d'attendre septembre pour recevoir des photos dédicacées. A toutes celles et à tous ceux qui m'ont écrit ces temps derniers pour avoir quelques photos d'artistes, je fais donc la même réponse : soyez patientes et patients, vous aurez satisfaction dans quelques semaines...

Pour Brunette (dont j'ignore l'adresse et à laquelle j'aurais voulu répondre directement) : il est exact qu'il n'y a pas de concours pour « les adolescents de quatorze à dix-sept ans qui veulent faire du cinéma ». La raison en est peut-être que ce cinéma n'emploie que rarement des « artistes » de cet âge et que lorsqu'il en a besoin, il le fait savoir par voie de presse :

Robert G... à Palmol : Je ne crois pas que, cette année, vous verrez dans votre région quelques artistes de cinéma en vacances. La plupart préfèrent la Côte d'Azur ou encore certaines villes d'eaux. Ils ne le font pas par snobisme mais uniquement pour les besoins de leur profession.

Jean Paul J... à Marseille : Vous trouverez dans un de nos prochains numéros un reportage sur le nouveau film de Cayatte : « Après le déluge ». Gaby Andreu est à Rome (du moins au moment même où j'écris ces lignes). Vous pouvez m'envoyer une lettre pour elle, je la ferai suivre.

Nuits andalouses

Génévieve Page est actuellement en Espagne où elle tourne « Nuits Andalouses » sous la direction de Maurice Cléche. Elle a comme partenaires Laura Granados (ci-dessus à gauche) et Frank Villard (à droite).

Le portif de son père

Jean Richard est la vedette du nouveau film de Berthomieu « Le Portif de son Père ». Tel père, tel fils semble dire le metteur en scène...





DEHORS, sur le rythme endiablé des appels publicitaires et des airs de jazz, la symphonie nocturne de New-York commençait.

Au cœur de la ville, dans le bar-restaurant d'un hôtel en vogue, les lumières venaient de se faire plus douces. Comme chaque soir, Lyn Leslie apparut dans le faisceau du projecteur et il n'exista plus, pour tous ceux qui étaient là, que la voix d'une femme chantant l'amour.

Quelqu'un, pourtant, n'écoutait pas. C'était la grosse Madame Bellow. Dans le hall, flanquée de son mari qui l'accompagnait, sans doute par habitude, elle invoquait le portier au sujet du service. C'était son passe-temps, à elle qui avait passé l'âge de l'amour, d'empêcher les autres de s'aimer en paix. Quand elle s'éloigna, la menace aux lèvres, flairant, vers l'ascenseur un champ d'activité favorable à ses instincts de chien policier, le portier s'installa au comptoir et, le menton dans les paumes, l'œil perdu dans le vague, se laissa imprégner, comme une éponge par la chanson de Lyn.

L'envoûtement prit fin. Les lumières se rallumèrent et Lyn, redevenue semblable à n'importe quelle cliente, s'assit au bar.

Troublez- moi ce soir...

Scénario de Daniel TARADASH
D'après le roman de
Charlotte ARMSTRONG.

| | |
|------------------|-------------------|
| Jed Towers | Richard Widmark |
| Nell | Marilyn Monroe |
| Lyn Leslie | Anne Bancroft |
| Bunny | Donna Corcoran |
| Rochelle | Jeanne Cagney |
| Mrs Ruth Jones | Lurene Tuttle |
| Eddie | Elisha Cook Jr |
| Peter Jones | Jim Backus |
| Metteur en scène | Roy Baker |
| Production : | 20 th Century Fox |

Le garçon était un copain, un confident. Lyn avait justement besoin d'un confident, ce soir-là. Le garçon en fut donc le premier averti : Lyn venait de rompre avec Jed. Pourquoi ? C'était difficile à dire, mais elle sentait Jed trop loin d'elle, trop différent de ce qu'elle souhaitait, pas assez sensible, incapable de s'émouvoir. Il valait mieux que cela s'arrêtât et, dans sa lettre, elle le lui avait dit : tout était fini entre eux.

Un garçon s'approcha de Lyn, lui remit un papier : un client demandait une chanson d'amour. De nouveau, dans les lumières tamisées, Lyn, que le projecteur suivait entre les tables, plongea les couples dans une ambiance molle et langoureuse.

Les clients du bar n'avaient pas l'exclusivité de ses chansons. Lyn était une vedette que l'on venait écouter de très loin et, dans chaque chambre de l'hôtel, il suffisait de tourner un bouton pour que le poste de radio encastré dans le mur transmette sa voix.

La chambre 821 en était pleine, de cette voix. Mais la chanson d'amour ne produisait pas dans l'esprit de l'homme étendu sur le lit, le même effet qu'elle provoquait sur les clients du bar. Elle semblait, au contraire, le mettre dans un état de nervosité extrême. Et cela était d'ailleurs très naturel puisque Jed, car c'était lui, lisait et relisait la lettre de Lyn, lettre se terminant par cette phrase : tout est fini entre nous.

Jed finit par se lever. Il hésita devant le poste : tournerait-il le bouton pour ne plus entendre cette voix ? Non, il alla vers la fenêtre, relut sa lettre une fois encore puis, haussant les épaules, la déchira en menus morceaux au-dessus du vide. Il prit enfin une décision et quitta sa chambre.



Cette nurse était vraiment bizarre. Pourquoi avait-elle rêvé du déshabillé de sa maîtresse ?



« Qui êtes-vous ? » — « Le gars d'en face »... Je m'appelle Billy.



Peu de temps après Billy frappait à la porte...



« Je suis tombé sur le « gros lot », la chance m'a servi... »

« Comment vous appelez-vous ? Ruth ? »



Quand il arriva en bas, Lyn chantait encore. Il attendit qu'elle vint s'asseoir au bar pour manifester sa présence.

— J'aime ta façon de chanter, dit-il, ça vous va droit au cœur. Puis, après un silence, il ajouta : comme ta lettre !

Elle le regarda bien, avec le secret espoir de découvrir sur son visage, la trace d'une émotion, quelque chose qui trahirait un sentiment du cœur. Elle ne vit que les traits durcis, ne surprit que des réactions nerveuses.

Il reprit :

— Je l'ai déchirée, ta lettre. Je ne prends pas les lettres au sérieux.

— En tout cas, fit-elle sur un ton d'avertissement catégorique, la mienne, il faut la prendre au sérieux.

Il hésita un instant sur ce qu'il fallait faire, sur ce qu'il devait dire pour essayer de retenir ce bonheur qu'il sentait lui échapper sans comprendre. Il constata simplement :

— C'était bien entre nous, avant !

— Oui, c'était bien.

— Alors, pourquoi rompre, pourquoi casser ce qui marche ?

— Ça ne pouvait pas durer comme ça...

Ils furent interrompus par le photographe de l'établissement qui voulait les faire profiter d'un nouveau procédé : leur photographie sur pochette.

Jed ne put se forcer à devenir aimable ; il fut brusque, comme à son habitude et eut une réflexion que Lyn saisit au vol pour poursuivre la conversation commencée :

— Voilà la raison pour laquelle je ne pourrai jamais me marier avec toi. Tu ne vois que des faits, des faits tout secs. Tu ne cherches pas les raisons, le pourquoi des choses. Tu traites les gens comme des statistiques... Tu es dur. Il te manque un cœur compréhensif.

Jed cherchait à deviner ce qui pouvait justifier ce jugement. Il fallait croire qu'une chanteuse de charme, une femme dont c'était le métier de vivre dans la sentimentalité, habituée à faire rimer, chaque jour de sa vie, amour et toujours, ivresse et tendresse, ne pouvait pas s'entendre avec un aviateur, avec un homme beaucoup plus habitué à regarder la mort dans les yeux qu'à chanter des romances.

— Retourne à Chicago, reprit Lyn, cherche un autre bar et une autre femme. Quittons-nous gentiment.

Brusquement, Jed se leva, ajusta ses vêtements d'un geste rageur et s'éloigna dans le hall, sans un regard pour elle. Et c'est seulement après ce départ que Lyn comprit soudain qu'elle n'était peut-être pas tellement décidée à le quitter.

Jed s'engouffra dans l'ascenseur. Le liftier, Eddie, faisait depuis quatorze ans partie du personnel de l'hôtel. L'hôtel un petit homme bien installé dans sa médiocrité, ennemi des histoires et partisan des petits profits sans risques. Il osa, de temps en temps, une plaisanterie, toujours la même depuis quatorze ans.

— Dans mon métier, il y a des hauts et des bas. Jed n'avait pas envie de rire. En tout cas pas avec un liftier. La tête encore pleine de ce conseil : « cherche une autre femme », il gagna sa chambre.

Il rejeta sur le lit un petit carnet d'adresses rapidement feuilleté, but un verre de whisky, dénoua sa cravate, donna un coup de pied au journal qui traînait par terre et, les poings enfoncés dans les poches, s'immobilisa devant la fenêtre. Ses mâchoires serrées se détendirent, ses sourcils se relevèrent ; de l'autre côté de la cour, à travers les jalousses de la fenêtre d'en face, il venait d'apercevoir une femme qui dansait, seule dans son appartement.

C'était peut-être ce qu'il lui fallait. De l'autre côté, la femme venait de le voir. Les jalousses se rabaisèrent mais elles ne tardèrent pas à se relever. Simple curiosité ? Il allait bien voir. Il consulta le plan de l'hôtel ; la chambre en question était le 819. Il la fit appeler au téléphone.

Quand la sonnerie retentit là-bas, il vit la femme décrocher l'appareil.

— Allo, dit-il, c'est le gars d'en face... je suis seul et je m'ennuie, ça ne vous plairait pas de faire à deux ce que vous faisiez seule ?

— Qui êtes-vous ? demanda la voix.

— Le gars d'en face.

— Votre nom ?



Il lui vit s'approcher de lui, frémissante...

— Billy, dit-il, après une seconde d'hésitation, je vais raccrocher, dit la voix sans grande conviction.

— Pourquoi ? Le téléphone n'est pas dangereux !

— On frappe à ma porte, dit encore la voix, il faut que je raccroche.

Il entendit un déclic significatif dans son appareil et vit que la femme s'approchait de sa fenêtre. Les jalousies se rabaisèrent et il eut la sensation d'être abandonné une fois de plus. Il reprit sa marche de long en large, comme un fauve. Soudain, il entendit que, de l'autre côté de la cour, on actionnait de nouveau les jalousies. Il sauta sur son appareil en observant la femme. Il la vit trébucher quand la sonnerie qu'elle guettait se déclencha.

— Ça veut dire de venir ? demanda-t-il

— Oui, dit doucement la voix après une hésitation.

Sa bouteille de whisky à la main, il frappait, deux minutes plus tard à la porte du 819. Il entendit la femme aller et venir à l'intérieur. Quand elle se décida, enfin, à ouvrir, il poussa un petit sifflement cynique et admiratif : la femme était jolie, une odeur forte de parfum envahissait la pièce.

— Je vous plais ? demanda la femme en faisant valoir à la fois son corps et son déshabillé. — J'ai tiré le gros lot ! ne put-il s'empêcher de répondre.

Il avança dans la pièce et regarda tout, comme pour juger la femme d'après ce qui traînait à gauche et à droite. Tandis qu'elle le suivait, heureuse, comme si elle vivait un rêve. Maintenant qu'il était dans la place, Jed pensait qu'il avait tout son temps ; peut-être même se contenterait-il d'un brin de conversation ? La femme était gaie et semblait s'amuser comme un enfant. Il lui fit un compliment sur sa toilette et elle dit l'avoir achetée à Paris.

— Vous aimez les voyages ? demanda-t-il, intéressé.

— Oh, oui, dit la femme, après, je partirai en Amérique du Sud.

Sur le lit il y avait une valise marquée aux initiales R. J. Jed chercha quelques prétextes commençant par R. et les énuméra l'un après l'autre sur un ton interrogatif en marquant un temps d'arrêt entre chaque, pour voir s'il tombait juste. La femme ne semblait pas comprendre.

— Ruth, demanda-t-il, vous vous appelez Ruth ?

— Oh, non, je m'appelle Nell.

Elle suivit son regard, comprit et expliqua :

— C'est la valise de ma sœur !

Il y eut un silence. Jed s'était assis sur le lit. La femme, debout, écoutait un bruit qui se précipitait : un moteur d'avion. Elle s'approcha de la fenêtre. Jed qui lui tournait le dos ne vit pas le visage bouleversé de sa compagne quand l'avion passa au-dessus d'eux.

Elle s'approcha de lui pour reprendre leur conversation.

— J'irai après en Amérique du Sud. Je boirai du café...

Jed était déjà distrait. Repris par le souvenir de Lyn, il pensait qu'il ferait mieux de partir. La vue d'une paire de chaussures d'homme descendant sous le lit ne fit que l'en convaincre davantage.

— Cela suffit, dit-il brusquement en se levant. Et lui, comment s'appelle-t-il ? Il désignait les chaussures. Moi, je m'appelle Jed et non pas Billy...

— C'est au mari de ma sœur, expliqua-t-elle.

Brusquement Jed sentit qu'il y avait dans la conduite de cette femme quelque chose d'étrange qu'il préférerait ne pas avoir à approfondir. Il allait partir quand elle lui demanda ce qu'il faisait comme métier.

— Je trimbalme un « gros chat »...

Elle se mit à rire, croyant à une plaisanterie. Il lui expliqua qu'on appelait « gros chat » un avion de plus de 60 places.

Il la vit soudain s'approcher de lui avec un air étrange, complètement transformée, tandis qu'elle disait :

— Tu es aviateur ? En 1946, l'accident, près de Hawaï...

— C'est ça, oui, c'était dans le lac Michigan, lança-t-il en pensant qu'elle voulait plaisanter.

Mais, s'approchant toujours plus, elle continuait :

— On te croyait mort, et tu es vivant ! tu es vivant !

Mais d'où sortait cette enfant ?

C'est ainsi que l'on punit les enfants curieux...



Avec peine, il arracha l'enfant des bras de la jeune femme.

« Embrassez-moi... »





« Que fais-tu dans cet accoutrement ? »



Elle était maintenant contre lui, l'enlaçait, offrait ses lèvres.

Le bruit d'une porte qu'on ouvre mit fin à leur baiser. Une fillette était dans la pièce et les regardait avec un petit air plein de colère.

— Voleurs ! vous êtes des voleurs ! se mit à crier l'enfant. Puis, s'adressant à la femme : C'est la robe de maman, maman t'a payée pour me garder !

Jed calma la fillette. Il réussit à la coucher.

Tout cela avait fait suffisamment de tapage pour que l'oreille exercée de madame Bellow en fut avertie. Elle abandonna sa lecture du rapport Kinsey et tenta d'arracher son mari de la contemplation de sa collection de timbres.

— Il faut faire quelque chose, c'est un scandale ; il y a un homme là-haut, je suis sûre qu'il y a un homme là-haut.

Elle alla à la fenêtre et observa, trois étages plus haut, la fenêtre du 819. Elle eut beau se démancher le cou, elle ne vit rien. Mais elle était alertée : elle se tiendrait sur ses gardes.

Au 819, la petite avait fini par se rendormir. Jed était cette fois décidé à partir mais il prit le temps de plaisanter sur la conduite de Nell.

— Je comprends tout, j'aurais dû deviner : les voyages, l'Amérique du Sud, les bijoux, le parfum... Allons, il faut que je parte avant l'arrivée des jumeaux.

Mais elle lui barrait le passage, se faisait humble :

— C'est vrai, il n'y a jamais rien eu de tout ça. Mes parents étaient pauvres. Si je fréquentais un garçon, ils me battaient... Je n'avais jamais

Il n'eut que le temps de saisir le pauvre homme...

Nell était complètement affolée.

été à l'hôtel, je ne connaissais pas New-York. Je suis venue dans un camion, j'ai vu les vitrines...

Jed l'écouait avec attention. Il la voyait exprimer une telle émotion en parlant de choses aussi banales que des rues, des vitrines, un hôtel ; elle paraissait tellement heureuse à l'idée de pouvoir circuler librement dans New-York qu'il fut ému peut-être pour la première fois de sa vie. Il apprit qu'elle était la nièce d'Eddie, le liftier et que c'était par son intermédiaire qu'elle avait trouvé cet emploi, le jour même, à l'hôtel.

— Je vous demande pardon, dit-il, d'avoir ri de vous tout à l'heure.

— Vous, vous êtes gentil, dit-elle, vous n'êtes pas comme les autres, vous avez un cœur compréhensif.

Cette réflexion le laissa un instant interdit : Lyn lui reprochait le contraire.

Il s'approcha de Nell, Celle-ci, les lèvres entr'ouvertes, attendait son baiser, quand l'enfant, dans la pièce à côté se mit à pleurer.

Jed alla la chercher et la fit venir avec eux.

— Que veux-tu encore ? demanda Nell.

Elle avait posé cette question avec impatience. L'enfant était l'obstacle à son bonheur, le seul obstacle. Comment distraire cette fillette ? Elle tourna le bouton de la radio : la voix de Lyn envahit la pièce.

— J'ai trop chaud, dit la fillette.

La tête dans les mains, Jed se laissa tomber sur le bord du lit. Derrière lui, Nell avait fait monter l'enfant sur le bord de la fenêtre et sa main montait doucement jusqu'à la hauteur de la tête.

Mais Madame Bellow se tenait sur ses gardes. Terrifiée à l'idée que la petite allait tomber, elle poussa un cri strident. Ce cri arracha Jed à ses réflexions. D'un coup d'œil il vit le danger que courait la fillette et bondit tandis que Nell, comme si elle sortait d'un rêve, les regardait silencieuse lui et l'enfant.

SUITE PAGE 11 →



Romeo et Juliette

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

Malgré la haine qui sépare les nobles familles Capulet et Montague, de Vérone, le beau *Romeo* appartenant à cette dernière famille s'éprend de Juliette, que son père, un Capulet a promise à un riche seigneur. Cet amour est si fort qu'il ne peut s'empêcher de vouloir rejoindre Juliette quelques heures après l'avoir rencontrée pour la première fois, au cours d'une fête organisée dans le palais des Capulet. De son côté, le cœur de Juliette s'est enflammé pour le bel inconnu. *Romeo* saute le mur qui entoure la propriété, et les deux jeunes s'avouent leur amour réciproque. Malheureusement la haine qui sépare leurs familles met obstacle à leur mariage. *Romeo* va demander avis auprès du Père Lorenzo qui accepte de les aider. *Romeo* court porter la bonne nouvelle à Juliette. Le Père Lorenzo a donc marié secrètement *Romeo* et Juliette. Mais la cérémonie terminée, *Romeo* a rencontré dans la rue, Tebaldo, le cousin de Juliette, qui le provoque en duel. Mercutio, l'ami de *Romeo*, s'interpose et s'écroute gravement blessé. *Romeo* venge la mort de son ami. Le cousin de Juliette tombe morellement blessé. Inquiète, Juliette attend *Romeo*. *Romeo* se réfugie chez le Père Lorenzo. C'est là que vient le rejoindre la nourrice de Juliette. Sur les conseils du Père Lorenzo, et après avoir rejoint Juliette pour une nuit, *Romeo* part au matin pour Mantoue où il se réfugie, en attendant les nouvelles que doit lui donner le Père. Mais les parents de Juliette s'inquiètent de la santé de leur fille qui dépérit de jour en jour, et dont ils ne comprennent pas le motif.

J'ai trouvé un remède, Juliette a été secourue par la mort de son cousin. Il lui faut une émotion violente pour la remettre. J'avancerai son mariage avec Pariside...



Pariside est venu aujourd'hui présenter ses hommages à Juliette. Elle a refusé de le voir. Je ne voudrais pas que, vexé, il renonce à notre fille!

Il ne doit pas y renoncer!



Il faut avancer les noces. Pariside est un riche parti, nous ne pouvons pas le perdre...



Tu as raison. Pour une jeune fille, le mariage est un événement important!



Jepudi sera l'anniversaire de notre mariage. Nous ferons donc coup double et célébrerons les noces de Juliette le même jour. Je vais aller prévenir Pariside!



Pendant ce temps, j'irai avertir Juliette, et peut-être le sourire reviendra sur ses lèvres!

Bien, tout est arrangé!



Pauvre rose, le vent t'a ôté la vie, comme le destin a ôté la mienne...

Juliette!



Comment vas-tu Juliette?

Pas trop bien, mère! On dit que le temps guérit tous les maux, mais pour moi il les accentue!



La mort de Tebaldo t'a beaucoup peiné et cette peine est d'autant plus grande que ce meurtrier de Romeo est resté impuni!...

Oh, mère! Romeo....



Comme tu dois le haïr!

Oui! Beaucoup!...



Ton père, qui t'aime tant a vu l'angoisse qui se reflétait dans tes yeux et il a décidé que Jeudi tu épouserais Paride....

Moi, épouser Paride?... mais je ne peux pas, MÈRE!



Tu ne peux pas?... Que signifient ces paroles?

Je... je veux dire, mère... je suis si jeune et connais, si peu Paride... je ne désire pas l'épouser!....



Depuis la mort de Tébaldo, tu ne cesses de pleurer et rester enfermée. Si tu continues à agir de la sorte tu ne trouveras personne qui veuille t'épouser! Mais, quoi?... tu pleures encore?... Ta mère t'a cependant annoncé une bonne nouvelle!...

Oui!... et l'ingrate ne veut rien savoir!

Ai-je bien compris, elle a la chance d'épouser un homme riche et beau et refuse?!!



Je ne te comprends pas, mais voilà ton père, explique-toi avec lui, tu sais comme il a horreur d'être contraire!!!

Mère, je vous en prie!



Je ne suis pas ingrate, et vous remercie père, mais je n'irai pas contre mon cœur!

Tu feras ce que je te dirai!





Encore tremblant il entraîna la fillette vers la chambre voisine, la força à se coucher. De retour auprès de Nell, il voulut prendre congé. Une fois plus de la jeune femme lui barra le passage.

— Il ne faut pas partir. Tu n'as jamais senti que laisser partir quelqu'un c'est la fin de quelque chose qu'on ne peut plus recommencer ?

— Mais, j'ai mes affaires personnelles à régler.

— Non, reste, puisque je suis à toi, puisque je t'appartiens.

Elle s'accrochait à lui, lui mendiait encore un baiser. Il lui saisit les bras pour se dégager et aperçut soudain, sur les deux poignets, les traces roses de deux cicatrices. Elle donna l'explication que son regard réclamait :

— J'ai fait ça la veille du départ de Philippe, en 1946. Nous devions nous marier le lendemain. Il a disparu...

Quelqu'un frappa à la porte.

— C'est Eddie, c'est mon oncle, dit Nell. Cache-toi là.

En même temps elle le poussa dans les lavabos.

— J'ai fini mon service, dit Eddie en entrant.

— Tu ne crois pas que ça pourrait être embêtant si on te trouvait ici, risqua Nell pour éloigner son oncle.

Mais l'autre ne l'entendait pas ainsi. Il fit d'ailleurs bien vite tourner la conversation quand il avisa la tenue de sa nièce :

— Je t'ai dit tout à l'heure d'enlever tout ça. Il montrait le déshabillé, le bracelet, les boucles d'oreilles. La mort dans l'âme, Nell commença à retirer son bracelet. Quand elle vit que son oncle sortait deux verres et s'appropriait à chercher de l'eau, elle le devança. Jed la vit arriver en trombe, ouvrir le robinet et disparaître avec sa carafe d'eau sans penser à le refermer.

Eddie considérait Nell avec étonnement.

— Qu'est-ce que tu as, tu es bien nerveuse ? Dans les lavabos l'eau continuait de couler.

— Il faut aller fermer, dit Eddie.

— Non, non, le robinet est cassé, on va venir pour l'arranger, dit Nell en retenant son oncle par le bras.

Allez, retire, retire tout, insista Eddie en montrant les boucles d'oreilles que sa nièce avait gardées.

Ah, Nell ne put s'empêcher de se révolter.

— Non, vous êtes tous les mêmes. Et toi, tu es comme mes parents. On ne peut pas voir un homme, on ne peut pas lui parler sans que ce soit un scandale, sans être une fille perdue.

— Alors, ça te reprend ? demanda Eddie. Nell faisait signe à son oncle de se taire, comme si celui-ci était sur le point de dévoiler un secret que Jed ne devait pas connaître.

Le petit lifter considéra sa nièce avec étonnement et finit par comprendre qu'un homme devait être caché dans les lavabos. Il se précipita sur la porte, mais il n'allait pas plus loin car Nell venait de lui assener sur la tête un coup avec le premier objet qui lui était tombé sous la main : un gros cendrier à pied. Le petit homme tomba dans les bras de Jed qui venait d'ouvrir la porte.

Pour Jed, la chose prenait des proportions qu'il appréciait de moins en moins. Un homme assommé lui était tombé dans les bras et il ne pouvait faire autrement que de le soigner. C'était d'autant plus son devoir que, Nell avait disparu. Il plaça la tête du lifter sur le bord de la baignoire et commença à lui tapper le cuir chevelu.

Cependant, Nell n'était pas loin, elle était allée dans la chambre de l'enfant qu'elle rendait responsable de cet incident.

De nouveau on frappa à la porte. Nell ouvrit, juste assez pour voir qui était là. Elle se trouva devant madame Bellow que, naturellement son mari accompagnait.

— Que voulez-vous demanda Nell.

— Expliquez-vous ou je me plains à la direction, hurle madame Bellow, sur un ton sans réplique.

Nell ne les laissa pas entrer. Elle sortit dans le couloir pour essayer de calmer l'irascible pensionnaire. Ceci permit à Jed de quitter les lavabos pour essayer de sortir enfin de cet appartement.

De l'autre côté de la porte, madame Bellow continuait son enquête.

— Qu'est-ce que c'était que ce bruit ?

Nell jouait les innocentes. Elle n'était au courant rien.

À l'intérieur, Jed passa dans la chambre de l'enfant. Il regarda le lit où celle-ci devait être mais il ne distinguait rien, la pièce était dans l'ombre. Doucement il ouvrit la porte qui donnait sur le couloir où Nell essayait de s'expliquer avec madame Bellow. Celle-ci se retourna au moment même où il sortait et naturellement le découvrit.

— Mon Dieu ! Je le savais bien qu'il y avait un homme ici ! Qu'est-ce qu'il vous a fait ? Vous le connaissez ?

— Non, dit Nell.

— Alors, il est entré de force ?

— Oui, je n'osais rien dire tant qu'il était encore là.

— Il faut tout de suite téléphoner au détective de l'hôtel, s'écria Madame Bellow en forçant le passage.

Nell restait dans le couloir et regardait tristement s'éloigner « celui à qui elle appartenait » Madame Bellow l'appela.

— Venez, il faut donner son signalement, il était beau ?

— Oui, il était beau.

Assise sur le lit, sous l'œil inquiet de son mari, la grosse femme s'époumonait dans l'appareil.

Dans le hall, Jed avait retrouvé Lyn et lui racontait son aventure avec l'étrange locataire du 819.

— Tu as l'air vraiment ému, remarqua Lyn, avec satisfaction. C'est la première fois que je te vois t'intéresser à quelqu'un de cette façon.

— Que veux-tu, j'arrive un moment où « trop », c'est « trop ». Et là, pour cette pauvre fille, c'est vraiment trop.

Tout en racontant cette histoire, Jed se remémorait chaque détail. Il pensa soudain que, lorsqu'il était passé par la chambre de l'enfant, celle-ci ne se trouvait pas sur celui des deux lits qu'elle occupait ordinairement et qui était en dehors de la zone d'ombre. Il partit en courant tandis que Lyn le regardait avec l'impression de découvrir un autre homme.

Quand il arriva à l'appartement 819, il trouva Nell en train de se battre avec une autre femme ; la mère de l'enfant que les réclamations de madame Bellow avaient alertée. A terre, la fillette était ficelée et baillonnée.

Il sépara les deux femmes, envoya Nell rouler à terre et délivra la petite de ses liens.

Dans la pièce voisine Nell sanglotait maintenant. Pour elle, c'était la fin de « quelque chose » qui ne pourrait jamais plus se produire.

Personne ne la vit s'enfuir dans les couloirs.

Eddie venait de sortir de son évanoescement. C'est par lui que Jed apprit ce qu'il ignorait encore : Nell avait été intéressée trois ans dans un asile. Depuis la mort de celui qu'elle devait épouser, elle ne pensait qu'à lui.

Le détective de l'hôtel qui était arrivé à son tour lança des ordres par téléphone pour qu'on gardât toutes les issues de l'hôtel.

Jed, de son côté, était redescendu vers le hall.

C'est là que Nell trouva par le personnel de l'hôtel fut découverte. Mais personne n'osa l'approcher. Elle tenait une lame de rasoir et on pouvait lire, dans son pauvre regard de démente, qu'elle se donnerait la mort au moindre geste menaçant.

Jed réussit pourtant, à force de douceur, à lui prendre la lame.

Il tenta de lui expliquer qu'il n'était pas Philippe, qu'il n'était pas celui qu'elle aimait.

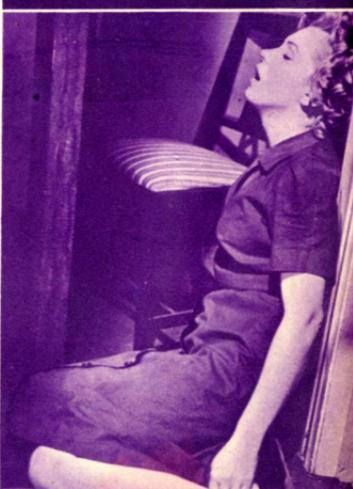
Elle eut l'air de comprendre et se laissa docilement emmener par les policiers...

Et Lyn qui avait assisté à cette scène pensa, elle aussi, que Jed avait un cœur compréhensif.

FIN



Elle essaya de s'enfuir... trop tard.



Elle tomba... Et c'est une pauvre fille sans connaissance qu'on emporta...



LES VOIX QUE L'ON ENTEND : Celles de Pierre Brasseur, Anouk Aimée et Serge Reggiani.

La Bergère et le Ramoneur

Il était une fois un tyran affligé d'un affreux strabisme, qui régnait sur le Royaume de Takicardie, royaume composé seulement d'un gigantesque château, groupant dans son architecture baroque les styles les plus divers.

Sur le sommet du château, un oiseau avait bâti son nid pour abriter ses quatre enfants.

Or, un jour L'OISEAU se précipitait sur la tombe de sa femme tuée par le ROI au cours d'une partie de chasse, quand il entendit le son du cor. Présentant un malheur, l'oiseau partit à tire d'aile vers le terrasse du château sur laquelle le tyran se livrait à une partie de chasse, et, naturellement...

tellement... le chassé était un des enfants de l'oiseau.

Le ROI ajustait déjà le petit oiseau avec sa carabine, quand l'oiseau-père, par un superbe piqué, arrachait son enfant à la mort, et, caché derrière une statue, hurlait au roi toute sa haine.

Le ROI furieux, remonta sur son trône ascenseur, pour rentrer dans ses appartements secrets. Dès son entrée, il se dirigeait vers le portrait d'une JOLIE BERGÈRE à laquelle il souriait amoureusement, avant de se renfrogner à la vue du portrait voisin représentant un charmant petit RAMONEUR. Comme vous l'avez compris, la BERGÈRE aimait le RAMONEUR alors qu'elle était aimée par le ROI qui, naturellement, comme elle ne l'aimait pas, était jaloux du RAMONEUR.

Le tyran, malgré la présence d'un portrait officiel le représentant beau comme un dieu, se dirigeait, inquiet, vers un miroir et là, se voyait tel qu'il était, c'est-à-dire louchant terriblement. Découragé, le ROI se couchait et s'endormait.

C'était la pleine nuit... Charles V et III font VIII et VIII font XVI dormait profondément, tandis que les portraits de la BERGÈRE et du RAMONEUR s'animèrent. La BERGÈRE et le RAMONEUR se disent leur grand amour le plus simplement du monde. Tout serait pour le mieux si le portrait du roi ne s'animait pas aussi pour déclarer sa flamme à la BERGÈRE et dire, très menaçant, que « les Rois épousent toujours les Bergères ». Heureusement la BERGÈRE et le RAMONEUR pourront échapper au ROI du portrait et, par la cheminée, atteindre le toit du palais, juste à côté du nid où dort la famille oiseau.

Tandis que la BERGÈRE et le RAMONEUR rêvent, assis tout en haut de la cheminée, le ROI du portrait s'est débarrassé du vrai ROI et appelle ses POLICIERS auxquels il ordonne de ramener la jolie BERGÈRE à laquelle il porte un tendre intérêt.

Sur les toits, le jour s'est levé... La BERGÈRE et le RAMONEUR entendent des piailllements... Ce sont ceux du petit oiseau qui, sauvé une fois

par son père, s'est une fois de plus fait prendre au piège. Le RAMONEUR se précipite et libère le petit oiseau, ce qui lui vaut une déclaration d'éternelle reconnaissance de l'OISEAU-PÈRE.

C'est cet attendrissant moment que choisit la voix du haut-parleur pour hurler : « Allo, allo... Forte récompense... »

« Allo, allo... une CHARMANTE BERGÈRE et un PETIT RAMONEUR de rien du tout... de rien du tout... sont recherchés par la police de Sa Majesté... »

Devant cette terrible menace, la BERGÈRE et le RAMONEUR s'enfuient, guidés et conseillés par l'OISEAU-PÈRE. Celui-ci ne sera pas de trop, car toutes les forces du ROI sont mobilisées : hélicoptères, parachutistes, policiers volant et nageant...

Une poursuite échevelée commence dans les décors extravagants qui composent le château : la salle du trône, le musée royal, la place de Venise. Le ROI lui-même a pris la tête de la chasse, juché sur son trône aquatique et accompagné de la brigade fluviale, il parcourt les canaux à la recherche des fugitifs.

La BERGÈRE et le RAMONEUR affolés seront bientôt découverts par le gardien du musée et, une fois de plus, accompagnés par l'OISEAU-PÈRE, s'enfuiront par l'escalier aux 100.000 marches qui les amènera dans l'obscurité de la ville basse.

Séparés de l'OISEAU-PÈRE qui a disparu au cours de la poursuite, la BERGÈRE et le RAMONEUR, perdus dans ce monde sinistre, rencontrent heureusement un musicien aveugle qui, aidé d'autres habitants de la ville basse, essayent de les sauver.

C'était compter sans l'acharnement de Charles V et III font VIII et VIII font XVI qui, adoptant les grands moyens, est monté sur son arme la plus puissante, un gigantesque automate qui, sans difficultés, arrachera la BERGÈRE et le RAMONEUR de leur cachette. L'OISEAU-PÈRE qui avait été mis en prison, la BERGÈRE et le RAMO-

NEUR sont réunis dans la menue du robot à la disposition du ROI.

Le tyran menace de jeter le RAMONEUR aux lions si la BERGÈRE n'acceptait pas de l'épouser, celle-ci accepte, encouragée par l'OISEAU-PÈRE qui, toujours confiant, déclare qu'il arrangera tout cela.

Dès que la BERGÈRE a rejoint les appartements du ROI, celui-ci, ne tenant pas sa promesse, donne l'ordre de jeter l'OISEAU et le RAMONEUR dans la fosse aux lions. Les LIONS n'auraient pas tardé à dévorer leurs victimes, s'ils n'avaient été charmés par la musique mélodieuse d'un orgue de Barbarie...

C'est l'AVEUGLE MUSICIEN qui joue, juché sur un arbre planté au milieu de l'arène sur lequel il a été précipité par le ROBOT.

L'OISEAU-PÈRE qui sait tout faire et, en particulier parler « lion », commence alors un grand discours au cours duquel il expose que le ROI a enlevé la BERGÈRE alors que celle-ci gardait de bons gros moutons pour les donner à manger aux lions... que la BERGÈRE partie, les moutons se sont enfuis aux quatre coins du monde et qu'ainsi, par la faute du ROI, les lions vont mourir de faim. L'indignation des fauves est à son comble ; ils forcent les portes de l'arène et envahissent le palais au cri de « Vivent nos bons gros moutons... Mort au tyran !... »

Le RAMONEUR, l'OISEAU, l'AVEUGLE et tous les lions arrivent dans l'église en plein mariage du ROI et de la BERGÈRE.

Toute l'assistance s'est enfuie, le RAMONEUR se précipite vers la BERGÈRE ; agurtant...

Une fois de plus le ROBOT sauve les méchants en assurant la fuite du tyran qui, dans son affolement n'a pourtant pas oublié d'enlever la BERGÈRE avec lui.

Mais le RAMONEUR et l'OISEAU-PÈRE et sa famille se lancent à la poursuite de l'automate, l'OISEAU parviendra à s'emparer des leviers de commande du monstre d'acier et à actionner les manettes. Ainsi sera détruit le palais du ROI, avant que de sa main de fer, le ROBOT ayant saisi le monarque épouvanté, l'ait porté devant sa bouche. Alors le ROBOT commencera à souffler et expédiera jusqu'au firmement Sa Majesté Charles V.

Depuis la disparition du tyran, le ROYAUME DE TAKICARDIE est devenu le PARADIS des voyageurs.

Le mariage de la JOLIE BERGÈRE et du GENTIL RAMONEUR fut un grand mariage, présidé par l'OISEAU-PÈRE entouré de ses enfants, des lions et autres fauves et de tous les personnages sympathiques de l'histoire.

Technicolor réalisé par l'équipe
LES GÉMEAUX S. A.

Sous la Direction Artistique de :
Paul GRIMAUULT

Scénario de :
Jacques PRÉVERT et Paul GRIMAUULT

Dialogues de Jacques PRÉVERT
Musique de Joseph KOSMA

Avec les Voix de :
Pierre BRASSEUR — l'Oiseau
Serge REGGIANI — le Ramoneur
Anouk AIMÉE — la Bergère

Grand Prix à la disposition du Jury
(XIII^e Biennale de Venise)





Julietta ou la joie du bain...

Dany Robin et Jean Marais se sont retrouvés, une nouvelle fois, sur les plateaux de Boulogne où l'on tournait « Julietta ». Ce film que met en scène Marc Allégret, est tiré d'un roman de Louise de Vilmorin. Le metteur en scène a fort à faire pour exposer clairement les déments sentimentaux d'une jeune fille (Dany Robin) dont le comportement romantique est, à l'époque actuelle une véritable gageure. En fin de compte, Dany épousera le beau jeune homme qu'elle a rencontré dans le train et qu'elle préfère au vieux prince charmant...

Une caroline partie de ce film se déroule dans... une salle de bain. On y voit aussi bien Dany Robin que Jeanne Moreau, cette jeune actrice de théâtre qui, en huit jours, devint au début de cette année la coquetuche de Paris...



Cyd Clarise, vedette de la Metro-Goldwyn préfère le parquet ciré à la piscine...



Denise Darcel, cette jeune vendeuse de Prix unique de Paris continue sa carrière à Hollywood. (Photo Metro-Goldwyn).

clients fassent, derrière mon dos, gorge chaude de tes aventures en ayant bien soin que je ne sois surpris par leurs murmures ou comprins leur silence ou leur sourire apaisé ? Et de ce pas, je vais commencer par averrir la bonne... »

« Aussitôt dit, aussitôt fait... Les pleurs, les prières, les menaces de Francine n'ouvrent aucun résultat. Toinette, la bonne, dut écouter docilement les confidences de Dardamelle. Et aussi les ordres : — Toinette, lorsqu'on me demandera, vous direz, si, par hasard, je ne suis pas là ?... va rentrer. Vous m'entendez ? A la moindre défaillance, je vous flanque à la porte... »

« Dardamelle enregistrera tranquillement la promesse de Toinette et s'en fut... »

Fidèle à sa nouvelle règle de conduite, Dardamelle le fut et le resta...

En quelques heures, depuis son client Rostang, jusqu'au maire, en passant par ses amis et ses relations d'affaires, tout un chacun, en Aix, apprit son infortune. Evidemment, pareille information fut accueillie assez différemment par les uns et les autres : ceux-ci s'étonnaient de semblable « cynisme », ceux-là manifestaient franchement leur doléance mais tous se demandaient avec une certaine anxiété, « où cela mènerait le monde si tous les maris trompés de la ville et d'ailleurs se mettaient à suivre l'exemple de Dardamelle ». Dardamelle, lui, s'en moquait éperdument...

Cette espèce de franchise paradoxale est le don évidemment de mettre du côté de Dardamelle pas mal de ses concitoyens : le ridicule ne risquait plus de le tuer. Au contraire, en une semaine il devint une sorte de héros et à tel point que les autorités de la ville, maire, commissaire et curé, s'inquièrent des suites que « pourrait avoir un jour ou l'autre, l'attitude de Dardamelle ». Les uns après les autres, on le vit se précipiter chez notre architecte et le supplier d'arrêter cette campagne en faveur de l'infidélité... »

Dardamelle tint bon : au fond, cette question était purement une affaire personnelle qui ne portait nullement atteinte à la tranquillité publique. Qu'on lui fichât donc la paix... La paix ? Ses parents et amis faillirent bien la compromettre...

Toute la famille de Francine vint en effet en délégation, lui demander de cesser le scandale...

— Vous n'êtes qu'un sale individu et votre conduite est choquante. Elle insulte votre femme... s'écria le chœur féminin. Et vous manquez à tous les engagements établis qui exigent que le mari trompé se taise et s'enferme seul dans sa douleur...

— Oui-da, s'exclama Dardamelle. Mettez-vous à ma place. Qui, de nous deux, de Francine ou de moi, a manqué à nos devoirs. Est-ce moi la victime ou est-ce Francine ?

— Mais il est fou...

— Fou peut-être... Mais alors tous les maris trompés le sont ?

Logique des situations similaires. Cette logique cependant échappa à la famille qui convoqua



Adaptation et Dialogues de
Marcel PAGNOL
de l'Académie Française

Réalisation de
HENRI VERNEUIL

d'après la pièce « DARDAMELLE »
d'ÉMILE MAZAUD

avec

FERNANDEL
JACQUELINE PAGNOL
MIREILLE PERREY
SATURNIN FABRE
PAULINE CARTON - RENÉ S. PASSEUR
NINA MYRAL - BÉRAL - MANUEL
V. GARY - ARNAUDY - GEO DORLIS
BLAVETTE - ARIUS, JOSSELINE, etc.

Production Sté Nlle des Films
Marcel Pagnol

un psychiatre pour examiner Dardamelle.

Malencontreuse bêtise : le psychiatre, lui, avait perdu la raison alors que Dardamelle possédait la sienne...

Mais au fait que devenait l'amant ? Quel était-il ?

Mon Dieu, cet amant est un garçon bien fatot et de triste moralité. Employé de banque, il avait eu dans cette aventure un pass-temps. Il commença à avoir peur de la tournure de cette aventure, peur du scandale qui risquait de lui faire perdre sa place...

Et son effroi fut à son comble le jour où l'on apprit que, profitant des fêtes du Carnaval, Dardamelle prendrait part au défilé sur un char « élevé à la gloire de tous les maris trompés »

Cette nouvelle s'était ni fausse ni tendancieuse : on le vit bien. Car Dardamelle figura dans le défilé du Carnaval, sur un char somptueux qu'il avait imaginé et construit lui-même : à ses côtés, se tenait Francine, sa femme, derrière ses meilleurs amis lui faisant un cortège triomphant et la foule, venue des faubourgs de la ville et des environs, put applaudir le char des « maris trompés »...

C'en était trop cependant pour Dardamelle, ce triomphe, cette joie, ces rires qui fusillaient son passage. Soudain il s'effaissa, sans connaissance. On se précipita vers lui, on le releva, on le transporta chez lui et l'on s'occupa sur son sort.

Ce qu'il ne voulait d'ailleurs pas. Car, aussitôt remis sur pied, il tint à prendre part au banquet qui devait couronner les festivités du jour.

Francine tenta de l'en empêcher. Il s'obstina... Son arrivée dans la salle du banquet, fut accueillie avec enthousiasme. Il sourit puis d'un geste demanda la parole...

Et le mari trompé, le pauvre architecte se mit à parler. D'abord d'un ton gouailleux... Il avait, depuis quelques semaines entraîné la ville dans une gaie joie moineuse...

L'ancien élève des Beaux-Arts que je suis, n'a pas oublié cette époque où étudiants aimions les forces, si grossières fussent-elles... J'ai voulu voir jusqu'où irait la crédulité publique. Cette crédulité a dépassé la limite de mes espoirs...

Puis, la voie enrouée de sanglots retenus il continua : « Je m'excuse auprès de ma femme de l'avoir mêlée à cette farce, je l'adorais, voyez-vous, et j'espère qu'elle me pardonnera cette plaisanterie dont elle a fait les frais ».

A ses côtés, Francis comprit le véritable caractère de Dardamelle : ainsi, sous cette espèce de gaieté cynique qu'il avait arborée, se cachait une sentimentalité épuisée par l'effort de son souffert de son infidélité. Et souffert plus durement que s'il avait extériorisé cette souffrance. Parce qu'il était seul à souffrir...

Bruellement elle se leva, se précipita vers lui, et se blottit dans ses bras tandis que les convives auxquel, peut-être, avait échappé cette leçon applaudissaient à tout rompre.

F I N

OMNIUM DES TEXTILES DE L'EST

SOCIÉTÉ À RESPONSABILITÉ LIMITÉE AU CAPITAL DE 5.000.000

2, RUE DU 4 SEPTEMBRE

PARIS

amor

film a déjà publié :

- N° 1. Trésor de Femme (François Périer-Marie Doems).
- N° 2. Europe 51 (Ingrid Bergman).
- N° 3. Sacré Printemps (Charles Boyer, Linda Christian, etc).
- N° 4. L'Ivresse et l'Amour (Jean Fontaine, Ray Milland).
- N° 5. Le Pêché d'une Mère (Carla del Poggio).
- N° 6. Le Salaire de la peur (Yves Montand, Charles Vanel).
- N° 7. La Maison du Silence (Jean Marais, Daniel Gelin, Franck Villard).
- N° 8. Capitaine Pantoufle (François Périer, Marthe Mercadier).

Vous pouvez vous procurer ces numéros (contre le montant en timbres-poste) en vous adressant à nos bureaux :

19, RUE D'HAUTEVILLE — PARIS
C/Chèque Postal, Amor-Film, Paris 8522-33.



APPRENEZ A DANSER
seul en Q.Q. heures, danses en
voque et claquettes. Notice c. en-
velop. timbr. à votre adresse.

RIVIERA-DANSES
43 ter, rue Pastorelli. — NICE

amor
film



Le Gérant R. MENAGER



HÉLIO-BELLECOUR — 14, rue de la Charité, LYON

Inscrit au Registre des Travaux des Editions du Carquois sous le n° 179
Dépôt Légal, 3^e Trimestre 1953
N° 26.590. Commission paritaire des papiers de presse

Paul-Ch. BOYET, Secrétaire Général